



## SOMMAIRE

### À toute vapeur !

Témoignage de Jean Durey  
ancien chauffeur de locomotive

recueilli par Christel Werny

2

### Cinq découvertes majeures

Interview de Ludovic Chanzy

par Gérard Ancelin

5

### Genèse de l'Archéologie dans le Nogentais

par Jacques Piette

6

### Les usines des Rodolphe facteurs d'orgues et de pianos

par Francis Coudray

9

### La vie de l'Association

11

### Un poète champenois seigneur de la Louptière

par Christian Triché

12

### Création du vitrail Saint-Fiacre

Interview de Flavie Vincent-Petit

par Jean-Marc Oranger

14

## Un patrimoine vivant

1421-2021, 600 ans séparent ces deux dates synonymes d'une déjà longue vie de l'église Saint-Laurent. Lors des visites organisées dans le cadre des festivités destinées à fêter ce six-centième anniversaire, nous avons découvert des « trésors » : décors peints, détails architecturaux polychromes bien dissimulés sous un badigeon s'étant révélé, au final, une efficace protection et dévoilés tout au long des travaux de restauration.

Sont apparus, comme par miracle, à nos yeux, une Marie-Madeleine dans une surprenante pose lascive, une pauvre Agathe martyrisée, des clefs de voûtes finement ciselées, une cène de très bonne facture, les décors peints de la voûte du chœur dans un état de conservation permettant d'apprécier l'habileté des artisans : tailleurs de pierre, modeleurs de plâtre et la grande maîtrise des peintres dont les fresques naïves nous surprennent par la fraîcheur de leurs coloris.

Ces nouveaux « trésors » viennent compléter la longue liste des objets mobiliers : statues, tableaux, autels, retables, décors sculptés ou peints... qui, au fil du temps, ont constitué un musée ne portant pas ce nom, mais bien réel.

Aujourd'hui, ce sont ainsi 53 objets mobiliers protégés (35 classés, 18 inscrits au titre des Monuments historiques) qui forcent notre admiration et font notre fierté. Comment ne pas évoquer deux pages de l'Est-Eclair du 4 février 2018, qui, sous la plume alerte de Jean -Michel Van Houtte (1), fin connaisseur du patrimoine aubois révélaient une spécificité de l'Aube, une réalité peu connue et jamais mise en avant : notre département serait celui qui posséderait le plus d'objets mobiliers protégés !

Et oui, devant Paris, la Dordogne ou encore le Finistère et le Bas-Rhin... dont l'image de départements hautement touristiques n'est pourtant pas usurpée.

Mais revenons à Nogent-sur-Seine et retrouvons ainsi notre si belle église Saint-Laurent. L'histoire commencée il y a six siècles se poursuit. Grâce à votre engagement, votre détermination, votre générosité, deux œuvres créées par deux artistes aubois ont trouvé leur place. La 1<sup>ère</sup> est un vitrail dédié à Saint-Fiacre dans l'une des baies de la façade sud de l'église qu'il illumine par la profusion du jaune d'argent, clin d'œil aux nouveaux vitraux du chœur. La seconde est un buste en bronze monumental de Gustave Flaubert érigé dans le jardin de l'oncle Parain, maillon dorénavant incontournable du parcours dédié à l'auteur de l'Education sentimentale.

Ainsi se perpétue une tradition d'enrichissement perpétuel.

Nos prédécesseurs, avant nous, y ont largement concouru, d'autres, demain, comme CSVPN aujourd'hui, j'en suis persuadé, le feront à leur tour. Si le spectacle peut être vivant, de toute évidence, le patrimoine l'est aussi.

Pour le bureau, le Président  
**Gérard ANCELIN**

(1) Relisons Jean-Michel Van Houtte : « ... Gérer le premier « trésor » de France... avec 4 932 objets protégés (3 491 objets classés et 1 441 objets inscrits au titre des Monuments historiques) l'Aube possède le plus grand « trésor » de France... Imaginez un musée éclaté en 460 lieux de conservation. Un musée fort de 12 000 objets recensés... L'Aube possède dans ses églises, quelques chapelles et mairies, le plus grand fonds d'objets religieux de France, même devant Paris qui compte moins de 3 000 objets protégés... Un « trésor » est habituellement le dépôt d'objets précieux d'une église, à la fois lieu et collection. Ce « trésor » de l'Aube est le département tout entier... »

# À toute vapeur !

## Témoignage de Jean Durey

### Chauffeur de locomotive de 1957 à 1985

Christel Werny

Historienne

**Dans le cadre de notre atelier « Témoignages du monde du travail au XXème siècle », le samedi 18 Juin 2022, Jean DUREY a reçu à son domicile, Christel WERNY et Daniel CANAS, président de l'Association régionale des Retraités de la SNCF, membre de CSVPN.**

**Jean DUREY est né en janvier 1935. Chauffeur de locomotive à vapeur de 1957 à 1972 puis Diesel de 1972 jusqu'en 1985, année de son départ à la retraite, il a travaillé au dépôt de Noisy-le-Sec. Il a été chauffeur titulaire de la machine 230 G 353 en 1976.**



Ci-dessus :

Jean Durey, en 2022, à son domicile, à Tremblay

En médaillon :

Jean Duray, en 1981 conduisant la 230 G 353.

Le métier de chauffeur consistait à fournir la pression, à donner la vapeur au mécanicien qui est l'agent de conduite et à avoir l'oeil sur la signalisation ferroviaire. Avant le départ, il vérifiait les niveaux, celui de l'eau et, dans la sablière, celui du sable qui évite le patinage des roues. Il rouvrait aussi les graisseurs. Dans la conduite du train, le chauffeur et le mécanicien forment un binôme.

La SNCF définissait le « profil de ligne » comprenant les côtes (5, 6 ou 7%), les descentes et les paliers. La force motrice varie selon les accélérations, la montée des rampes et la vitesse continue : Jean explique qu'un chauffeur doit « lire dans le feu » jusqu'au « feu d'enfer, tout blanc ». Il estime le charbon « à l'oeil » et il « conduit le feu » en chargeant la chaudière au fil des besoins. Lorsqu'il arrive au dépôt, le chauffeur « étale son feu » pour refroidir la machine.

Le parc de la SNCF comprenait plusieurs sortes de locomotives de vitesse qui tractaient des trains de voyageurs à 120-130 km/h ou à 100-110 km/h. Les convois de marchandises circulaient quant à eux à 80 km/h pour un transport de cailloux. Le combustible provenait des mines du Nord et c'est au dépôt de Vaires qu'on le stockait. Jean se souvient d'y avoir déchargé des wagons comme aide-grutier. Une fois vidés, ces wagons en bois repartaient dans le Nord. On avançait des wagonnets de « voies de 50 » remplis de charbon, hissé sur des toboggans d'une hauteur estimée à cinq étages pour être déversé dans le tender, un wagon spécial placé juste derrière la locomotive. Le combustible de meilleure qualité allait aux express, les « voraces », les autres se contentant du « poussier » mélangé à de la terre. On employait aussi des briquettes, agglomérats de poussière de charbon et de goudron. Chacune pesait 10 kg. Jean

se rappelle le déchargement d'un wagon avec un collègue, consistant à les faire glisser sur une bande de rouleaux avant de les empiler en pyramide: 20 tonnes de briquettes à deux dès 4 heures du matin, ça faisait partie du métier.

De 1946 à 1960, « tout était par terre » poursuit-il, revenant sur le passé d'après-guerre. Aux destructions de 1940 s'ajoutaient celles de la Libération lors des bombardements et des combats. Les chemins de fer avaient souffert : sur 40 000 km de lignes en 1945, seuls 18 000 restaient en service. De nombreux ouvrages d'art étaient démolis. 115 gares principales sur 300 et 24 gares de triage sur 40 avaient été

anéanties. (Dominique BARJOT, Histoire de la France industrielle, Ed.Larousse, 1996).

« Pour se changer, ajoute le chauffeur, on allait dans un wagon transformé en vestiaire dans un pré ». Suite à la destruction des usines Fives-Cail, le matériel roulant était hétéroclite, composé de locomotives françaises provenant d'Allemagne, de locomotives allemandes et de celles des usines du Creusot construites avec l'aide américaine (plan Marshall).

« La SNCF était une maison sévère » affirme Jean Durey, fier

d'avoir participé au « redressement » du pays. En effet, le Plan Monnet fit des transports l'une des priorités de la reconstruction après 1945.

Le travail du chauffeur était contrôlé par le mécanicien et par les contremaîtres. Il fallait que les grilles de la chaudière soient « bien piquées » pour laisser passer l'air et les tubes à fumée, bien débouchés. Une tâche mal exécutée pouvait entraîner une retenue sur salaire. De même, les défauts de vigilance étaient passibles de sanctions : « griller un carré », un signal d'arrêt impératif, était considéré comme faute professionnelle. Elle entraînait une retenue sur la prime de fin d'année, évaluée selon sa gravité, par exemple à 1/12ème.





Ci-dessus, en bandeau :  
**Noisy-le-Sec - Les rotondes**  
 Ateliers de réparation de la  
 Compagnie de l'Est.  
 Carte postale ancienne.

À l'inverse, l'administration valorisait les économies de charbon et d'huile de graissage dont l'agent donnait le bidon de 185 ou 350 grammes à remplir au magasin du dépôt. Un employé inscrivait la quantité délivrée dans un registre. Sur le parcours, le chauffeur devait « se bagarrer pour le feu » et récupérer le gaz du charbon. Jusqu'en 1960, se souvient Jean, on utilisait les produits à minima. Le temps des restrictions n'était pas si lointain, à l'aube des Trente Glorieuses.

**La formation au métier de chauffeur**, continue Jean, reposait sur l'apprentissage: les « arpètes » passaient leur CAP de mécanicien roulant puis un examen de chauffeur. Il avait quant à lui obtenu un CAP d'ébéniste avant d'entrer à la SNCF comme son père et ses oncles, cheminots de longue date. Il a obtenu son diplôme de chauffeur de route le 3 juin 1959. L'examen consistait en épreuves théoriques sur la composition des trains et le fonctionnement de la locomotive à vapeur. L'épreuve pratique se déroulait au dépôt de Vaires sur un « train d'essai » avec un chef mécanicien. Ensuite il a commencé comme manœuvre avec le grade MV. Il aurait voulu passer l'examen de mécanicien mais des difficultés l'en ont empêché si bien qu'en 1961-1962, jeune père de famille, il a fait passer ses trois enfants âgés d'une dizaine d'années avant sa carrière.

« Il faut dire aussi, ajoute-t-il, que les mécaniciens rapatriés d'Algérie en 1962 avaient raflé les emplois réservés ». Il s'agit d'une allusion à un appel « d'alerte aux cheminots » diffusé en septembre 1962 par trois fédérations syndicales qui s'élevèrent contre l'intégration dans la SNCF d'une trentaine de rapatriés soupçonnés d'activisme à l'O.A.S.2 (note 2 : article paru dans *Le Monde*, 22 Septembre 1962). Il revenait alors au ministère des Rapatriés de gérer leur arrivée parmi celle de 650 000 Français d'Algérie pour la seule année 1962, celle des Accords d'Evian.

**Le métier de chauffeur ne s'arrête pas à la conduite des locomotives**, il inclut aussi leur entretien, explique Jean Durey. Tous les mois, il les nettoie avec des autoclaves et rince toute la chaudière à l'aide de puissants jets d'eau pour en éliminer le tartre. Existait-il un procédé de détartrage industriel ? lui demandons-nous. Jean cite alors l'ingénieur Louis Armand. Cet ancien directeur de la SNCF de 1949 à

1958 fut en effet à l'origine d'un procédé chimique qui porte son nom, le TIA (Traitement Intégral Armand) destiné à empêcher la formation de tartre dans la tuyauterie des machines à vapeur.

Quant au tender, il fallait le nettoyer aussi, de même que la cuve à eau dont le volume allait de 17 à 35 m<sup>3</sup>. Jean commençait par descendre dans cette citerne muni d'une lampe à carbure pour l'éclairer. Il en débarassait chaque compartiment de la boue qui stagnait au fond et qui provenait des prélèvements d'eau dans les rivières. La cuve était cloisonnée afin de répartir la charge liquide et d'éviter le risque de basculement pendant les trajets. Muni d'une pelle et d'une raclette, Jean se livrait à cette opération pénible et fastidieuse durant trois ou quatre heures. Les filtres et les tuyères servant à la remontée d'eau n'échappaient pas non plus à sa tâche.

**C'est au dépôt de Noisy-le-Sec** qu'il effectuait cette maintenance à raison d'une journée pour une locomotive TB ou TC. Dans la Bête humaine, Emile Zola décrit ainsi l'acier luisant des machines propres et fringantes, prêtes pour une nouvelle course au départ de la gare Saint-Lazare.

Le lendemain des travaux d'entretien, le chauffeur remettait la machine en route. Les plus gros modèles de chaudières demandaient huit heures de préparation, cinq heures pour les autres. Jean commençait par disposer des fagots dans le foyer avant de casser 400 kg de brique et de les introduire progressivement.

Quatre heures plus tard, il enfournait le charbon par pelletées, puis un « allumeur », ou lui-même, procédait au rallumage de la chaudière. Comme le tirage était nul au début, Jean avançait à l'intérieur de la gueule de la Bête, courbé en deux pour l'emplier de charbon presque jusqu'au fond. Il lui arrivait de commencer cette tâche à 1h 30 du matin, en fonction du tonnage, de la vitesse et du profil du parcours.

À 100 km/h on consommait 21 kg de charbon au kilomètre. Le trajet Paris-Chalons aller-retour représentait 6 tonnes de charbon à pelleter, soit une tonne de charbon par heure, tout en surveillant le niveau d'eau, la signalisation... deux paramètres parmi d'autres.

« Un travail d'homme, et du sérieux » précise-t-il, comparant la machine à une maîtresse. Jean cite son oncle à Laroche [-Migennes] qui allait au dépôt à



Ci-dessus :  
 1- **Jean Gabin**  
 dans le rôle de Jacques Lantier,  
 conducteur de la locomotive  
 « La Lison »,  
 dans le film de Jean Renoir,  
 « La Bête humaine », en 1938.  
 D'après le roman homonyme  
 d'Émile Zola.

Juste en dessous :  
 2- **Jean Durey**  
 en 1981 dans le film  
 « Les Uns et les Autres »  
 de Claude Lelouch.

## À toute vapeur !

Locomotive 230 G 353  
de la SNCF, gare d'Evreux, 1987.  
© Wikimedia Commons



pendant son jour de repos « sentir la machine, [une 241 P 17], pour savoir s'il y avait un problème ». Et que dire des heures supplémentaires ? « La SNCF accordait des jours de récupération, mais pas de salaire le dimanche ». Une fois, un litige avait opposé les chauffeurs au chef de dépôt à cause de primes de traction non payées pour 80 personnes, soit un équivalent de 7 100 €. Adhérent de la CGT durant une dizaine d'années, Jean s'est ensuite syndiqué aux Autonomes en 1968 et jusqu'à sa retraite.

### L'ancien chauffeur évoque les risques du métier.

Il fallait savoir ralentir un train pesant 1300 tonnes et roulant à 80km/h sachant qu'il s'écoulait 67 secondes avant que la vitesse ne se réduise... « On a le temps de se rouler une cigarette... » observe-t-il. Il cite l'exemple d'un train « lourd » (charge de pondéreux) qui roule à 65 km/h, certains wagons étant équipés de freins, d'autres non. De même, il fallait anticiper sur 750 mètres avant d'arriver à un signal pour être à la vitesse réglementaire à son passage.

Se battre pour éviter « le train en détresse » était un autre défi : à Crépy-en-Valois, Jean se souvient de son train de voyageurs réduit à l'arrêt suite à une défaillance de pression, tandis qu'un TEE, Trans-Europ-Express en provenance de Bruxelles arrivait derrière le sien. Les passagers avaient dû descendre avant que Jean ne fasse repartir la machine. Il avait rallumé un « petit feu » car le mâchefer avait fondu dans la chaudière, bouchant les grilles. Du moins le convoi avait-il pu poursuivre sa route à petite vitesse. Un malentendu dans le partage d'équipe au dépôt semble être à l'origine de l'incident.

A ce récit, l'émotion gagne notre interlocuteur, blessé dans sa conscience professionnelle. L'agent doit remplir une demande d'explication écrite 7P1 : « la SNCF ne veut pas de faute », insiste Jean.

Et les déraillements, est-ce arrivé ? « Oui, plusieurs fois dont une à Pantin, à faible vitesse, et ça secoue » ajoute-t-il.

Autre accident redouté, le retour de flamme lors de l'ouverture de la porte de la chaudière quand on recharge en charbon. Sa veste et sa casquette - portée à

l'envers, à cause du vent - avaient brûlé mais ses yeux ont été saufs grâce aux lunettes. Les porter était obligatoire, comme les chaussures de sécurité dotées de bouts en acier.

### Jean nous décrit alors sa tenue de travail.

C'était le « bleu » assorti d'un foulard qu'il serrait autour du cou avec un boulon et qui le protégeait des escarbilles. Il fallait laver le bleu au domicile, un quatre-pièces cuisine-salle à manger et trois chambres à la cité SNCF de Chelles. Il y avait un WC avec une simple fosse. La machine à laver, acquise en 1958, se trouvait dans la cuisine. On se servait à l'époque d'une lessive aux cristaux de soude et de savon de Marseille pour nettoyer le bleu, noir de charbon et de graisse après chaque tournée, l'équivalent d'un trajet aller-retour.

### Jean à l'honneur.

Il avance vers nous une photo de Monsieur André Blanc, directeur général de la SNCF le jour de son départ à la retraite, qui se tient devant « sa » loco 230 G 353 toute pavoisée. Ingénieur des Arts et Métiers et ancien chef de dépôt à Noisy-le-Sec, il avait gravi les échelons depuis celui de chauffeur, il connaissait le métier, ce qui justifie l'estime de Jean Durey pour lui.

D'autres clichés le montrent en présence de François Mitterrand, Charles Fitermann ou encore Pierre Bérégofoy.

### Des années plus tard, qu'est devenue la machine

**230 G 353 ?** Elle a été cédée à une association touristique de Gièvres (Loir-et-Cher). Aujourd'hui, la Bête humaine remonte sur les rails pour une nouvelle page de son histoire ! Elle fascine petits et grands dans la réalité comme au cinéma : Jean Durey a notamment tourné avec Gérard Depardieu et il a joué dans le film de Claude Lelouch, « Les Uns et les Autres » (1981).

**Nous remercions Jean Durey pour son témoignage et nous lui souhaitons une retraite heureuse dans le Nogentais. ■ C.W.**

# Cinq découvertes majeures dans l'église Saint-Laurent

Ludovic Chanzy

**Propos recueillis par Gérard Ancelin auprès de Ludovic Chanzy, responsable Culture, Patrimoine de la ville de Nogent-sur-Seine.**



Ci-dessus :

Fig. 1 : La voûte du chœur.

Détails

Fig. 2 : La Cène.

Détails : le Christ avec de part et d'autre saint-Pierre et saint-Jean.

Fig. 3 : L'une des clés de voûte de la chapelle des quatre évangélistes.

Ci-contre :

Fig. 4 : Le siège de La Rochelle.

On distingue un navire avec sa mâture et son gréement.

© Photos Ludovic Chanzy pour la ville de Nogent-sur-Seine

**G.A.** Vous avez pendant plus de 6 ans suivi les travaux de restauration de l'église Saint-Laurent. Pouvez-vous nous dire quelles sont, d'après vous, les cinq découvertes majeures faites lors de ces travaux ?

**L. CH.** N'en retenir que cinq n'est pas aisé tant il y a eu de belles surprises. Essayons tout de même.

**La Cène**, fresque remarquablement bien conservée de grande qualité artistique aussi bien dans sa composition que pour la finesse du dessin surtout pour le Christ, saint Pierre et saint Jean de part et d'autre de celui-ci. Une réparation au XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> a endommagé le décor d'origine et entraîné des repeints, avec des visages plus lisibles et plus naïfs dans la partie droite. En dessous, deux personnages très bien conservés et datés de 1635 évoquent saint-Vincent, natif de Nogent, et l'apôtre saint-Luc.

**Marie-Madeleine** (XVII<sup>e</sup>) : belle fresque, également bien conservée, qui a dévoilé son identité au fur et à mesure de sa restauration. Alors qu'on pensait y voir la sainte Vierge, c'est Marie-Madeleine dans une position lascive qui est apparue. Le pot d'huile sainte représenté en dessous d'elle est l'un de ses attributs. Elle fait face sur le mur opposé à l'arbre de l'apparition du Christ ressuscité qui lui est associé.

**Les clés de voûte polychromes** (début XVI<sup>e</sup>) dans la chapelle de Pietà d'Alfred Boucher : la qualité de la polychromie retrouvée et son état de conservation sont étonnants. Ils ont permis d'encourager le dégagement et la restauration du décor d'architecture contemporain au-dessus de l'autel malgré ses destructions à la Révolution. La restauration des clés, après la suppression de l'épais badigeon les



recouvrant, a permis l'identification des personnages représentés : il s'agissait des quatre évangélistes et non de menuisiers et leurs symboles.

**G.A.** Il ne s'agit donc plus de fait de la chapelle des menuisiers comme dénommée jusqu'à ce jour mais dorénavant de la chapelle des évangélistes.

**L. CH.** Le décor du chœur (XVII<sup>e</sup>), déjà connu pour partie grâce aux sondages effectués lors de l'étude préalable à la restauration. Son dégagement et sa consolidation ont été particulièrement difficiles aux dires des artisans. Les fleurs de lys qui complètent la frise, les phylactères et les grils ont été de belles surprises. La correspondance des couleurs avec le décor peint réalisé au XIX<sup>e</sup> derrière le maître autel est une vraie réussite.

**Le martyr de sainte Agathe** (XVI<sup>e</sup>), malgré ses nombreuses lacunes, est intéressant à plus d'un titre : casques et sabres des soldats, expressivité des scènes, organisation du décor en plusieurs rectangles. On s'interroge d'ailleurs sur la présence de sainte Agathe dans cette chapelle dédiée aux marins. S'il avait été restauré, dans cette même chapelle, le siège de La Rochelle aurait toute sa place dans cette sélection mais le choix a été fait de ne pas le dégager.

**G.A.** Ce seront donc d'autres, demain, qui auront le bonheur de dévoiler ce trésor qui, pour l'instant, dort sous son badigeon protecteur. Mais pourquoi le siège de La Rochelle sur l'un des murs de l'église Saint-Laurent à Nogent-sur-Seine ?

**L. CH.** Certainement parce que Claude Bouthillier, surintendant des finances qui résidait à Pont-Sur-Seine, dans le magnifique château dû à l'architecte Pierre Le Muet et incendié en 1814 pendant la Campagne de France, était un proche de Richelieu qui dirigea le siège de La Rochelle ordonné par Louis XIII. Claude Bouthillier, en tenue de cardinal figure d'ailleurs sur le tableau de Frère Luc, dans la Chapelle des Pêcheurs ou Poissonniers.

**G.A.** Merci Ludovic pour vos réponses très documentées, mais aussi pour le suivi des travaux dont le résultat nous enchante tous.

# Genèse de l'archéologie dans le Nogentais

## *Une histoire d'hommes*

Jacques Piette

Archéologue,  
Conservateur honoraire  
du patrimoine

**Le territoire du Nogentais a été propice à l'installation humaine. Celle-ci a commencé il y a plus de 200 000 ans et s'est poursuivie, pratiquement sans interruption, jusqu'à nos jours. La Seine, ses affluents et les terres facilement exploitables ont attiré les populations et facilité leur installation, la circulation des personnes et les échanges des biens.**

**Nous allons évoquer quelques-unes des découvertes majeures qui ont levé le voile sur le passé nogentais et brosser en quelques traits le portrait des hommes à l'origine de la recherche scientifique locale.**

Les différentes populations qui se sont succédées nous ont laissé des traces substantielles de leurs occupations tant dans le domaine domestique que dans celui du funéraire.

Ces témoignages sont souvent exceptionnels et attirent régulièrement l'attention de la communauté scientifique. Précisons qu'ils appartiennent principalement aux périodes du néolithique, de la fin de l'Âge du bronze, du second âge du fer et à la période gallo-romaine.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nos connaissances sur les cultures de notre passé sont rudimentaires. La préhistoire est subdivisée en âge de la pierre taillée et âge de la pierre polie ; l'âge du bronze n'est pas identifié et celui du fer est mal défini. Sous le règne de Napoléon III des fouilles d'ampleur sont organisées sur le site d'Alésia et l'existence d'une culture celtique est révélée aux français qui recherchent à ancrer dans le passé leur identité nationale.

Dans le Nogentais de nombreuses découvertes sont faites par les agriculteurs et celles-ci sont le plus souvent captées par des particuliers souvent désireux de se constituer une collection d'antiquités dans l'esprit des cabinets de curiosités du XVIII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs objets ou ensembles sont découverts et leurs attributions chronologiques sont peu précises et souvent erronées. Ils nous sont parvenus grâce à leur acquisition par des institutions publiques : musée d'Art et d'Histoire de Troyes, musée des Antiquités Nationales (ancien nom du Musée d'Archéologie Nationale ou MAN).

La découverte connue la plus ancienne remonte à 1845, elle est réalisée sur la commune de Barbuise, près du hameau de Courtavant ; c'est celle d'une sépulture d'un personnage de haut rang. Le mobilier accompagnant le défunt se compose d'une épée, d'un couteau, de huit armatures de flèches en bronze et de deux vases en céramique. Son inventeur, monsieur Gérost, vend l'ensemble au baron Joseph de Baye, connu pour sa collection d'objets du néolithique et pour avoir exploré près d'une centaine d'hypogées dans la vallée du Petit Morin dans le département de la Marne. Le baron donne, en 1906, l'ensemble de sa collection au MAN.

En 1848, deux fibules exceptionnelles sont trouvées à Conflans-sur-Seine. Leur riche décor orientalisant permet de les attribuer au début du second âge du fer ; elles ne peuvent provenir que d'une sépulture d'un personnage de haut rang (fig.1). Au moment de leur découverte elles sont

attribuées par erreur au monde romain. Elles sont conservées au musée des Beaux-Arts de Troyes.

Une autre découverte remarquable faite à Saint Martin de Bossenay date de 1867. Elle consiste en un dépôt de 24 phalères à bélière en bronze. Ces disques destinés à orner les chevaux datent de l'époque du Bronze final. Ce dépôt est partagé entre le musée de Troyes et le MAN de Saint Germain en Laye (fig.2).

Les mégalithes du nogentais, attribuables à la période néolithique, ont attiré l'attention des curieux. Ceux-ci sont désireux de comprendre la finalité de ces monuments qui sont le support de diverses légendes folkloriques n'ayant aucun fondement scientifique tels que tables de sacrifices ou autels des druides. Les premiers témoignages de ces recherches remontent à 1784 où **Pierre-Yves Grosley** et **Jean-Charles Courtalon-Delaistre** fouillent les dolmens de Pont-sur-Seine et de Soligny-les-Etangs. Ils en reconnaissent la fonction funéraire, contredisant les interprétations fantaisistes mais, ils les attribuent à la période romaine. C'est sous l'impulsion de **Joseph-Georges Camut-Chardon**, membre de la Société Académique de l'Aube, qu'en 1832 un inventaire des mégalithes de l'Aube est dressé : 60 dolmens, 28 menhirs, 16 polissoirs et 2 cromlechs sont dénombrés. Henry d'Arbois de Jubainville publie en 1859 « Monuments celtiques de l'arrondissement de Nogent-sur-Seine » et contribue ainsi à la connaissance de ces vestiges (fig.3). À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la destruction de nombreux mégalithes conduit à démonter plusieurs monuments pour les transporter dans la cour du musée des Beaux-Arts de Troyes.

Attardons-nous sur l'histoire du plus important mégalithe de l'Aube : l'allée couverte des Grèves de Frécul sur la commune de Barbuise. Ses dimensions extérieures sont de 5,40 m en longueur pour 2,60 m en largeur et pour une hauteur de 1,10 m.

Ce monument a fait l'objet d'une première fouille en 1864 sous la surveillance de Mrs **Boutiot, Chertier, Greau** et **Laperouse**. Ils trouvent de nombreux ossements humains, apparemment amoncelés. Mêlés à ces ossements ils trouvent quelques objets : un fragment de hache polie en silex gris, un pot en pâte fine de couleur grise et un torque en bronze (ce dernier élément correspond à une réutilisation du monument à l'âge du fer). D'autres objets sont découverts lors du démontage du monument en 1878.

Ce remarquable mégalithe est offert au musée de Troyes par sa propriétaire la comtesse de Sesmaisons. Un relevé est réalisé avant son démontage en 1877 et celui-ci nous est connu grâce à une lithographie de Charles Fichot (fig.4). Lors de son démontage de nouveaux objets sont trouvés : lames en silex, haches polies, fragments de vases.

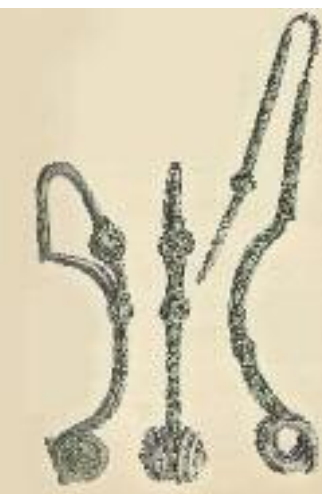


Fig.1 - Fibules en fer de Conflans-sur-Seine

(L. Le Clert, Bronzes, catalogue, musée de Troyes 1898, lith. Paul Nouel).



Fig.2 - Disque phalère en bronze de Saint Martin de Bossenay (© Valérie Gô, MAN)



Courtavant Carte postale ancienne - D. B. V. V.



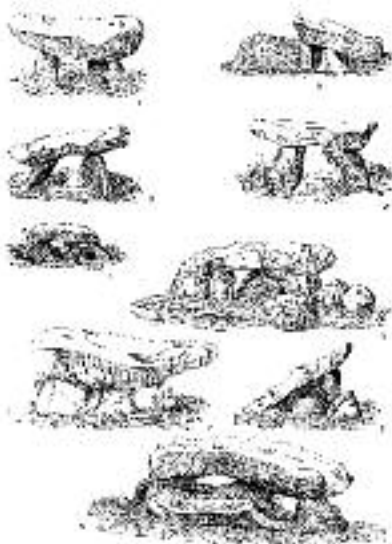
Ci-dessus :

Fig. 7 - **Plaque décorative en or**, 157 x 47 à 49 mm, ép. 0,11 mm, poids 6,9 g, « sépulture Lapierre », Courtavant, Barbuise  
(© Claisse)

Ils permettent de confirmer l'attribution chronologique de la sépulture collective au néolithique final. Les différentes dalles de grès sont transportées par voie ferroviaire du 9 au 24 septembre 1877 et au printemps 1878 pour les dernières pierres. L'allée couverte est ensuite reconstituée dans la cour du musée des Beaux-Arts de Troyes, où elle est encore visible. D'autres mégalithes du nogentais seront de même démontés et transportés en ce même lieu.

Ci-dessous :

Fig. 3 - **Mégalithe du nogentais** (d'après Camus-Chardon 1832)



La commune de Barbuise s'est révélée être aussi densément occupée à la période de l'Âge du bronze. De nombreuses découvertes remarquables témoignent de cette occupation. En 1871, sur le même terroir que la découverte de 1845 une seconde sépulture, également de guerrier est découverte par **Léon Morel**, percepteur à Châlons-en-Champagne (fig.5). Le mobilier associé à ce personnage de haut rang comprend une épée en bronze de type Rixheim, la bouterolle de son étui, non conservé, un couteau, une épingle, un anneau, deux viroles en bronze et un petit lingot en étain. La notoriété de cette découverte a largement dépassé le cadre régional et le hameau est devenu le site éponyme pour l'épingle en bronze qui y a été découverte. Le mobilier découvert est conservé au British Museum de Londres.

En 1878, la construction de la ligne de chemin de fer Paris-Mulhouse nécessite l'ouverture d'une carrière pour extraire sable et graviers. A cette occasion une fouille de grande envergure est menée à Beaulieu, près de Nogent-sur-Seine. Un plan remarquable, pour l'époque, est dressé par un ingénieur de la compagnie des chemins de fer de l'est (fig.6). C'est le premier relevé d'une nécropole protohistorique. Les structures découvertes : enclos circulaires et quadrangulaires, nécropoles, appartiennent aux périodes de l'Âge du bronze et au second âge du fer (à l'époque l'ensemble est interprété comme un camp romain !). Le matériel trouvé est conservé au MAN.

Dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle de nouvelles découvertes sont faites lors des travaux agricoles ; ainsi en 1928 une nouvelle sépulture de l'Âge du bronze est mise à jour près de Courtavant. Elle est étudiée et publiée dans le bulletin de la Société Préhistorique Française par Georges Lapierre, instituteur, puis Directeur d'une école primaire à Paris (Lapierre 1929).

**Georges Lapierre** (1886-1945) natif du hameau de Courtavant est une belle personnalité du nogentais : passionné d'histoire, ce haut responsable du syndicat des instituteurs fonde l'hebdomadaire L'Ecole libératrice ; il organise la Fédération nationale des œuvres laïque de vacances d'enfants et d'adolescents, la future confédération La Jeunesse en plein air ; il est également le fondateur du

Centre laïque des auberges de jeunesse. Pendant la guerre il est résistant mais, il est arrêté puis déporté à Dachau où il décède.

La « sépulture Lapierre » est redécouverte et fouillée en 1964 par une équipe du Groupe Archéologique du Nogentais dirigée par André Lemoine.

Les mobiliers découverts lors de ces deux fouilles ne seront réunis qu'en 1982 par J. Piette suite à la donation par l'héritier de G. Lapierre au musée de Nogent-sur-Seine. Cette sépulture, féminine, est certainement la plus richement dotée de la période du début du Bronze final (xiv<sup>e</sup> siècle av. n.e.) : deux grandes plaques rectangulaires en or à décor estampé sont probablement des ornements de ceinture (fig.7), une agrafe de ceinture en bronze, une bague en or, trois bracelets de bronze, une très grande épingle à collerettes en bronze, un collier de perles d'ambre, une paire de jambières en bronze, de nombreuses appliques en bronze, des perles spiralées en bronze, une armature de flèche en silex, un pendentif arciforme à canine de suidé et plusieurs vases (Piette J., 1988).

Dans les années qui suivirent la découverte Lapierre en 1928, d'autres acteurs vont intervenir dans le nogentais : Henri Lamarre (1904-1982) est l'un d'eux ; il est parfois accompagné par des amis **Charles Vaché**, **Robert Sordes** et **Guy Gaudron**. Ils mènent des fouilles autour de la ferme de Frécul dès 1933 où ils détectent à la sonde champenoise près de 150 sépultures de l'Age du bronze ou du second Age du fer (La Tène). Ils sont rejoints en 1945-1946 par l'archéologue marnais **André Brisson** qui est l'auteur des premières fouilles (dans les années 1930) consacrées à l'atelier de potiers gallo-romains de La Ville-neuve-au-Châtelot.

**Henri Lamarre**, horticulteur de formation, s'intéresse à la radio et fonde avec son frère le Sans filiste averti puis une usine d'ébénisterie de poste de radio. Il fait partie de ces amateurs érudits et passionnés de préhistoire qui devient à 18 ans, membre de la Société Préhistorique Française puis de l'Association d'Excursions Préhistoriques et à l'Association Française pour l'Avancement des Sciences (AFAS). Il entreprend de multiples fouilles ; en Algérie au cours de son service militaire ; il participe à des travaux avec **Léon Coutier**, l'Abbé Breuil. Archéologue autodidacte il est aussi collectionneur. Il acquiert régulièrement des collections auprès de particuliers ainsi que des objets issus de dragages. Homme de terrain il publie peu, son article le plus important concerne le dépôt de l'Âge du bronze de Longueville (Seine-et-Marne). Sa collection comprend des objets allant de la préhistoire à la période médiévale et leurs origines géographiques couvrent toute la France, l'Algérie, l'Angleterre et la Hongrie.

Ci-dessus :

Fig. 4 - **Allée couverte de Frécul** (lith. C. Fichot)





Fig.5 - **Sépulture de Courtavant**, commune de Barbuise (L. Morel, *Bulletin Monumental*, 5ème série, t. 3, vol. XLI)

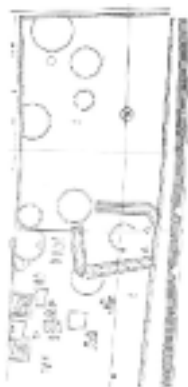


Fig.6 - **Plan de la nécropole de Beaulieu** à Nogent-sur-Seine. 1878



Fig. 8 - **Pendentif** armature en alliage cuivreux, dent de suidé, sépulture BPV.93.52, La Saulsotte, Le Bois Pot de vin (© Claisse)

Fig. 9 - **André Lemoine et André Brisson** devant une niveleuse en 1963. (de gauche à droite)



À la fin des années 60 André Lemoine tente de lui acheter sa collection pour le musée de Nogent-sur-Seine. Ce projet n'aboutit pas et c'est à la fin de sa vie que son neveu **Jean-Paul Guillaumet** (Directeur de recherches au CNRS, spécialiste de la période celtique) réussit à le convaincre de vendre sa collection à l'Etat au profit du MAN.

En 1960 l'entrepreneur en travaux publics **André Lemoine**, habitant de Nogent-sur-Seine (dans la maison construite par le sculpteur Marius Ramus), se prend de passion pour l'archéologie et fonde le Groupe Archéologique du Nogentais (GAN). Il attire à lui plusieurs chercheurs : **André Brisson** avec lequel il rouvre le site de l'atelier gallo-romain de La Poterie à La Villeneuve-au-Châtelot (fig.9), le **docteur Sénéchal**, le pharmacien **André Revailier** et toute une équipe de jeunes : **J.M. Gordien**, **J.P. Farruggia**, **Y. Walrave**, **J. Piette** (à partir de 1966). Plusieurs d'entre eux feront carrière dans le domaine de l'archéologie.

**Daniel Jalmain**, un enseignant, mène alors de nombreuses campagnes de détection aériennes sur le nogentais (Jalmain 1970). Ses photographies révèlent la densité de l'occupation des sols et permettent d'ébaucher un inventaire des sites de la région.

**André Lemoine** (1899-1981), sur les conseils de René Joffroy, Conservateur des Antiquités Préhistoriques de la région Champagne Ardennes et Directeur du MAN, consacre ses recherches sur le thème de l'étude des enclos circulaires de l'Âge du bronze. Plusieurs enclos sont ainsi fouillés (Lemoine A. et Sénéchal A., 1964, 1965), puis, son choix se porte sur le site des Grèves de La Villeneuve entre le hameau de Courtavant et le village de La Villeneuve-au-Châtelot (Piette J., Mordant C., 2020). En 1974 il convainc la municipalité de Nogent-sur-Seine de réouvrir le musée Dubois-Boucher, fermé depuis la seconde guerre, pour y présenter le résultat des fouilles archéologiques récentes.

D'autres fouilles seront menées, toujours par des équipes de bénévoles, dirigées par J. Piette :

- en 1970-1971 à Barbuise le camp du néolithique moyen qui sera attribué au Cerny-Barbuise,
- de 1968 à 1976 à Barbuise et La Villeneuve-au-Châtelot, la nécropole des Grèves de La Villeneuve, de 1976 à 1988 le sanctuaire celtique et gallo-romain de La Villeneuve au Châtelot (Piette J. 1974 ; Piette J. et Depeyrot G. 2008).

À partir de 1991, la mise en exploitation du site de Frécul pour extraire les granulats, conduit à l'organisation d'une vaste fouille de sauvetage. La responsabilité scientifique de l'opération est confiée à Jacques Piette ; elle marque la fin des recherches menées exclusivement par des bénévoles. Dès 1993 et jusqu'en 2001 plusieurs fouilleurs professionnels de l'AFAN sont associés aux opérations de fouille.

Ces recherches permettent la mise à jour des vestiges d'une occupation plus de six fois millénaire (que nos prédécesseurs n'ont pas perçus). Elles identifient les occupations du néolithique ancien, moyen et final ; celles du début du Bronze final comprenant quelques 130 tombes (contenant un ou plusieurs corps soit 150 sujets inhumés) soit l'une des nécropoles les plus importantes découvertes en France pour

cette période du <sup>xv</sup><sup>e</sup> - <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle av.n.e. ((Piette J. et Mordant C., 1996, Piette J, Rottier S., Depierre G., 1998, 2005).

Le mobilier découvert est considérable et le plus remarquable consiste en une série de canines de suidé enchâssées dans une armature en fils de bronze (fig.8).

Les études des découvertes anciennes de Lamarre et récentes sont réalisées dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche réunissant une vingtaine de chercheurs sous la direction de J. Piette (Rottier S., Piette J. Mordant C., 2012). Une importante nécropole du second âge du fer (près de 200 tombes) est également mise à jour ; sa publication est en cours, seule une petite partie a été publiée (Piette J., Guillaumet J.P. 1999 ; Baray L. et Piette J. à venir).

L'archéologie dans le nogentais s'est maintenant totalement professionnalisée avec des équipes de l'INRAP et de EVEHA. L'indigence des moyens financiers accordés aux équipes de bénévoles fait partie du passé et les équipes se sont structurées et ont gagné en compétences techniques intégrant les acquis récents de la science. On ne peut que s'en réjouir.

**Il nous reste cependant un dernier travail à accomplir celui d'œuvrer pour que l'importante collection archéologique, de grande renommée, comme vous venez de le comprendre, conservée au musée de Nogent-sur-Seine soit de nouveau présentée au public en y intégrant les découvertes récentes. ■ J.P.**

#### BIBLIOGRAPHIE

LEMOINE A. – SENECHAL A. 1964 - *Compte-rendu de la fouille d'un enclos circulaire exécutée en 1964 au lieu-dit « Les Grèves » à Barbuise-Courtavant* ; Bulletin du Groupe archéologique du Nogentais, tome 3, n° 1, pages 6 à 34.

LEMOINE A. – SENECHAL A. 1965. - *Compte-rendu de la fouille d'un enclos circulaire exécutée en 1964 au lieu-dit « Les Grèves » à Barbuise-Courtavant (suite)* ; Bulletin du Groupe archéologique du Nogentais, tome 4, n° 1, pages 5 à 24.

PIETTE J. 1974 - *Le site néolithique des Grèves de Frécul à Barbuise-Courtavant (Aube)* ; Bulletin du Groupe Archéologique du Nogentais tome X pages 3 à 18.

PIETTE J. 1988 - *Une sépulture du Bronze final I à Barbuise-Courtavant (Aube)*, Avant les Celtes, l'Europe à l'âge du Bronze 2500-800 avant J.C. ; catalogue de l'exposition de l'Abbaye de Daoulas, pages 88 et 90 à 91.

PIETTE J. – GUILLAUMET J.P. 1999 - *La nécropole celtique de la ferme de Frécul, parties ouest et nord, La Saulsotte (Aube)*, pp. 483 à 515, dans *Fastes des celtes entre Champagne et Bourgogne aux VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles avant notre ère*, Actes du colloque A.F.E.A.F. 1995 de Troyes, Mémoire de la société Archéologique Champenoise n°15.

PIETTE J. – ROTTIER S. – DEPIERRE G. 2005 - *Les pratiques funéraires dans la nécropole du Bronze final I-IIa à Frécul La Saulsotte, Barbuise-Courtavant (Aube)*, in MORDANT C. – DEPIERRE G. (dir.) : *Les Pratiques funéraires à l'âge du Bronze en France*, actes de la table ronde de Sens, 11-12 juin 1998 ; Documents préhistoriques, n°19, Société Archéologique de Sens et CTHS, pages 433 à 457.

PIETTE J. – DEPEYROT G. 2008 - *Les monnaies et les rouelles du sanctuaire de La Villeneuve au Châtelot (Aube)*, II<sup>e</sup> s. av. J.-C. – V<sup>e</sup> s. ap. J.-C. ; Moneta, Wetteren, 250 pages 14 planches.

PIETTE J. – MORDANT C. 2020, participations de PEAKE R., ROSCIO M. – DELATTRE V. – ROTTIER S. – BOCQUILLON H. *Nécropoles du Bronze final dans le Nogentais, La Villeneuve-au-Châtelot, Barbuise, La Motte-Tilly, Nogent-sur-Seine (Aube)* ; bulletin de la Société Archéologique Champenoise, T.112, 2019, n°3, 252 pages.

ROTTIER S. – PIETTE J. – MORDANT C. 2012 : *Archéologie funéraire du Bronze final dans les vallées de l'Yonne et de la haute Seine*, EUD Dijon, 790 pages et 2 cahiers couleurs de 16 pages.



# Les usines nogentaises des Rodolphe

## Facteurs d'orgues et pianos réputés

Francis Coudray

**Francis Coudray poursuit ici son travail de mémoire des belles entreprises qui ont animé le Nogentais. Il nous fait découvrir un métier peu connu.**



Ci-dessus, de haut en bas :  
**Alphonse Rodolphe**  
Fondateur de l'entreprise,  
en 1850. Coll. Privée.



**Émile Rodolphe**  
l'un de ses fils. Coll. Privée.

Ci-dessous :  
**Alexandre François Debain**  
(1809-1877),  
inventeur de l'harmonium.  
Les frères Rodolphe rachetèrent,  
en 1955, la société Debain et Cie.  
Ainsi est née, dans un but  
commercial, la marque  
**Rodolphe Fils & Debain.**  
Coll. Privée.



Les facteurs d'orgues et pianos sont des artisans, voire des entreprises, spécialisés dans la fabrication, la réparation ou la maintenance d'instruments de musique : orgues petites ou grandes, harmoniums, pianos... La pratique de ce métier nécessite un long apprentissage (10 ans) car il convient de maîtriser parfaitement plusieurs disciplines : le dessin, la menuiserie, l'ébénisterie, le travail des métaux en feuille dont l'étain (battage, roulage), la mécanique et même aujourd'hui l'électronique, l'informatique. Cette grande diversité explique la spécialisation des facteurs pour l'un ou l'autre des domaines. Il est aussi indispensable d'avoir l'oreille musicale et de bonnes connaissances en acoustique.

**Connu depuis la Grèce antique, l'orgue** est un instrument à vent, à tuyaux et pédalier sans cesse perfectionné au cours des siècles. Il peut être à un ou plusieurs claviers.

**Le piano**, quant à lui, est à cordes frappées par de petits marteaux et à clavier. Avec l'invention du piano-forte, on passait du pincement, mécanisme du clavecin, au frapement. Elle est attribuée à l'Italien Bartolomeo Cristofli. Puis vint le piano moderne.

### LA FAMILLE RODOLPHE

En 1815, en Normandie naquit **Alphonse Rodolphe**. En 1827, il entre en apprentissage d'ébénisterie et se spécialise comme facteur d'orgues et pianos. Il intègre la célèbre entreprise Pleyel, fondée à Paris en 1807 par Ignaz Pleyel et dans laquelle il est finisseur puis il travaille chez Fourneaux. Sûr de ses connaissances et de sa pratique, il s'installe à son compte en 1850 à Paris, d'abord rue Amelot puis vers 1859 au 15 rue de Chaligny.

Entre temps, en 1844, il a épousé à l'église de la Madeleine Esther Marie Ducoudray qui lui donna quatre enfants : Alphonse (1841), Marie (1844), Emile (1852-1853), Emile (1855).

**Alphonse**, l'aîné, épousa à Paris en 1879 Marie Sidonie Preignard. Comme le sera plus tard son frère Emile, il est apprenti chez son père. En 1885, il travaille à Saint-Ouen chez Debain dont il deviendra directeur. L'entreprise est expropriée par la Cie des Chemins de fer du Nord. Le Petit Journal du 14 mai

1885 dit « la Maison Debain, facteur d'orgues et harmoniums... cède son fonds de commerce à Mrs. Rodolphe qui continueront, 120 rue Lafayette, la même fabrication artistique, qui a valu à Mr. Debain sa renommée universelle... »

**Emile** épousa en 1883 à Paris Zélia Cadot. Ils eurent deux enfants, Eugène et Fernande née à Nogent-sur-Seine. Conseiller municipal de Nogent, cité président de l'Espérance en 1891, il était sous-lieutenant au 103ème Régiment territorial et habitait Chemin de Bernières, aujourd'hui rue Anatole France où se trouvait l'usine des Rodolphe dont il était le directeur.

**Georges**, le premier enfant d'Alphonse et de Marie, devint lui aussi propriétaire et industriel à Nogent. Marié à Nora Heatschearon de nationalité anglaise, le couple demeura à Beaulieu, hameau du Mériot.

**Jean-Paul**, second enfant d'Alphonse et de Marie, épousa à Paris, en 1912, Yvonne Henry dont le père était sous-chef de bureau à la Caisse des Dépôts et Consignation de Nogent-sur-Seine. Lui aussi facteur d'orgues, copropriétaire et associé de la Société familiale Rodolphe (avec son frère et son oncle Georges), habita rue des Ecluses, en direction de l'île Olive, avant d'être assureur rue Alfred Boucher. Il acquit le moulin de Chiennat à Gumery pour le transformer afin d'y travailler le bois. Il y mourut tragiquement, happé par la roue du moulin voulant la dégager de la glace l'hiver 1927.

**Alexandre François Debain** (Paris 1809-1877) Apprenti ébéniste, puis après 1825, apprenti facteur d'orgues et de pianos, il deviendra contre-maître. En 1830, il gagne l'Angleterre où il invente et réalise des machines complexes dont un automate figurant un oranger sur lequel des oiseaux secouant leurs têtes et leurs ailes chantent en ouvrant leurs becs grâce à une rangée de tuyaux fonctionnant avec le système de l'orgue de barbarie.

Revenu à Paris en 1834, il est facteur de pianos traditionnels et mécaniques, fait faillite, s'installe à nouveau en 1836 et dépose en 1842 le brevet d'un harmonium à anches libres dérivé de l'orgue-expressif créé au début du XIX<sup>e</sup> siècle par Grenié. C'est alors une période faste qui commence. Chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur, membre du

## Les usines nogentaises des Rodolphe

suite

jury lors de l'exposition universelle de 1867 (de ce fait hors concours) il se flatte sur son tampon commercial d'être « Fournisseur de S.M. l'Empereur ». Un an après son décès en 1878 les « Maisons Rodolphe fils et Denain réunies » reçurent une médaille d'or.

### LES USINES ET SOCIÉTÉS RODOLPHE

Rodolphe et fils s'enorgueillit des nombreuses médailles qu'elle reçut, gages de la qualité de ses instruments. La revue « Le Monde musical » fait d'ailleurs l'éloge de la Maison Rodolphe et fils dans son édition spéciale de 1900 pour « l'inventivité et la qualité de son travail, précisant qu'elle a un chiffre d'affaires très important et qu'elle jouit de l'estime et la confiance de sa clientèle ».

À Paris, 15 rue de Chaligny se trouvait l'usine créée par Alphonse Rodolphe où étaient « finies », assemblées, montées, vernies et accordées les pièces provenant des sites de Nogent-sur-Seine mais aussi le service vente.

(On dirait aujourd'hui le show-room). Elle fut successivement dirigée par le père, Alphonse, puis par le fils, Alphonse lui aussi.

C'est en 1879 que la SNC Rodolphe devint la SNC Rodolphe et fils avant d'être transformée en SA dont les parts des associés varièrent au fil du temps et selon leur engagement dans l'entreprise.

À Nogent-sur-Seine, dès 1879, Alphonse Rodolphe avait pris à bail, rue des Ecluses, des bâtiments qui faisaient partie des usines de la brosserie Leloir frères sur un terrain ayant appartenu auparavant au meunier Ledreux. ( voir Bul. N° 2 et 6). Le choix de l'emplacement de l'installation, dénommée par les Nogentais l'usine à vapeur, était judicieux puisque proche de la ligne des Chemins de fer de l'Est, de la Seine, des voies routières.

Chemin de Bernières, actuellement rue A.

France, sur 4 000 m<sup>2</sup> se trouvait la seconde usine nogentaise (1). Electrifiée, équipée d'une machine à vapeur de 20CV elle recevait les grumes de bois blanc des forêts de Pont-sur-Seine, de Sourdon, les autres essences venant des Vosges. Ces bois étaient débités et stockés sur place avant d'y être travaillés : rabotés, collés, ... avant leur expédition à l'usine parisienne. C'est Emile Rodolphe qui la dirigeait.

La société Rodolphe et fils cessa son activité le 7 avril 1909. En 1912, la nouvelle société créée par Emile, Georges et Jean-Paul intitulée « Société Champenoise de Bois et Contreplaqué », occupait encore 33 ares toujours Chemin de Bernières. Elle est vendue en 1923 à la Société Française des Emballages dont le siège était à Mussy-sur-Seine. ■ F.C.



#### Catalogue de 1901 de la maison Rodolphe

Coll. Privée.

(Ci-dessous, on note l'évocation de l'usine à vapeur de Nogent-sur-Seine)



(1) Description succincte de l'usine, Chemin de Bernières : un bâtiment côté route abritant les logements du concierge et du directeur, des bureaux au rez-de-chaussée, un atelier à l'étage ; deux autres bâtiments, l'un à droite, scierie au rez-de-chaussée, séchoir à l'étage, l'autre à gauche avec la machinerie sur deux niveaux. Deux hangars, dont l'un utilisé comme séchoir, complétaient l'installation.

## LES ATELIERS

### Atelier A : Création et réalisation d'un vitrail dans l'église Saint-Laurent

Animateurs : Gérard Ancelin et Jean-Marc Oranger

### Atelier B : Refonte de l'œuvre « Au But » d'Alfred Boucher

Animateurs : Gérard Ancelin et Jean Houdré

### Atelier C : Mise en valeur des chapelles

Anim. : Françoise Marck et Jean-Claude Watelet

### Atelier D : Recensement, étude des monuments funéraires et pierres tombales du cimetière de Nogent-sur-Seine

Animateur : Francis Coudray

### Atelier E : Recueil de témoignages de Nogentaises et Nogentais

Animatrice : Christel Werny

## RUBRIQUE DE L'ATELIER D



### Recensement, étude des monuments funéraires et pierres tombales du cimetière de Nogent-sur-Seine.

Tous les Nogentais férus d'histoire locale connaissent **Joseph Marius RAMUS**, grand statuaire, chevalier de la Légion d'Honneur. Il est notamment le créateur de deux œuvres monumentales, Saint-Laurent et Saint-Roch, qui se trouvent de part et d'autre du chœur de l'église de la ville.

Oublions l'artiste et intéressons-nous au Nogentais qu'il était devenu. Natif d'Aix-en-Provence (1), il vécut à Nogent plus de la moitié de sa vie. Il y est décédé en 1888, âgé de 82 ans et y avait épousé Élise Louise Boulouze, en 1845. Cette dernière, née à Paris décéda à l'âge de 79 ans dans la maison du « maître », chemin de Bernières, aujourd'hui rue Anatole France. Il s'agit, bien sûr, de la villa Mon Buisson, magnifique propriété surplombant la Seine, l'île Olive et le déversoir du Livon (2). La façade de la villa porte la marque du sculpteur, cariatides et décors sculptés. Son parc fut malheureusement amputé d'une partie, suite à la création d'un petit lotissement. Le sculpteur résidait l'été dans le château de Bernières.

Le couple Ramus-Boulouze eut quatre enfants dont certains reposent à côté de leurs parents dans la chapelle familiale du cimetière nogentais (1ère allée transversale, à gauche, côté droit) : Henri (1842-1869), Marguerite (1850-1922) et son époux, Émile Ninoreille, notaire à Ramerupt et leurs deux fils, Henri-Charles et Louis-Marius, morts pour la France. Les autres enfants du sculpteur étaient Ernest Joseph Marius, agent de change à Paris et Louise Marie Augustine, mariée à Nogent en 1864 avec Laurent Raymond, avocat (successeur de Maître Étienne), rue de la Pêcherie, au n°12.



La villa Mon Buisson

Carte postale ancienne. Coll. Privée

(1) De nombreuses œuvres de J. M. Ramus sont présentées au Musée Granet, à Aix-en-Provence.

(2) Madame veuve Ninoreille, née Ramus, vendit la propriété en 1922 au colonel Lenfant qui la revendit plus tard à M. André Lemoine, président fondateur du Groupement Archéologique du Nogentais (GAN). Les propriétaires suivants, Jean-paul et Paule Godier, sont devenus les « gardiens » de ce lieu emblématique de la ville.

### C.S.V.P.N. SUR TOUS LES FRONTS

Notre association, comme elle le fait depuis sa création en 2017, participe aux nombreuses manifestations culturelles organisées par la ville de Nogent ou l'O.T.N.V.S. Petits coups d'œil dans le rétroviseur :



1

#### NOTRE 4ÈME BROCANTE, LE 7 AOÛT DERNIER

Elle fut à la hauteur des précédentes, dans un contexte de fête traditionnelle avec comme point d'orgue le couronnement du saint-patron de la ville au sommet du campanile. Cette escalade périlleuse mais sécurisée est rendue à nouveau possible, grâce aux travaux de restauration de l'édifice.

Les badauds ont pu déambuler devant la trentaine de stands présentant des objets de qualité, profiter de la buvette après avoir acheté un ou plusieurs billets de la tombola... tout cela, ne l'oublions pas, grâce à la vingtaine de bénévoles qui n'ont pas ménagé leurs efforts et que C.S.V.P.N. remercie chaleureusement.

(Photo 1, cliché G. Ancelin)



2

#### « L'ÉGLISE SAINT-LAURENT, 600 ANS D'HISTOIRE »

Lors de l'exposition qui s'est tenue sur ce thème au Pavillon Henri IV, du 27 août au 25 septembre, de nombreux documents présentés provenaient des collections privées d'adhérents de C.S.V.P.N. sollicités, tandis que la maquette de l'église était l'œuvre de Jean-Claude Watelet président de l'association Modélisme nogentais, mais aussi membre très actif du bureau de notre association. (Photo 2, cliché G. Ancelin)



3

#### LE FORUM DES ASSOCIATIONS

Nous avons été présents à l'Agora, les 2 et 3 septembre, et le serons Place de l'Eglise, les 22 et 23 octobre, week-end de la foire Saint-Simon.

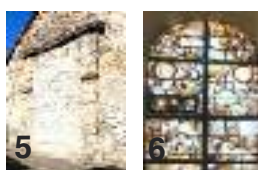


4

#### « NOUVEAUX REGARDS SUR NOTRE PATRIMOINE »

Pavillon Henri IV du 1er au 16 octobre

Participation habituelle à l'exposition automnale montée par la commission Patrimoine de l'O.T.N.V.S. ayant pour thème cette année : « Nouveaux regards sur notre patrimoine », thème on ne peut pas plus en adéquation avec l'un des rôles qu'entend jouer C.S.V.P.N..



5



6

#### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 30 AVRIL 2022

Près de 85 adhérents, détenteurs de 42 pouvoirs, ont participé aux travaux de l'Assemblée Générale.

Rapports moral, d'activité, bilan financier et projet de budget ont été votés à l'unanimité. (Photo 3, F. Marck)

Les responsables des ateliers et porteurs de projets ont fait le point sur l'état d'avancement des travaux dont ils ont la charge.

Après les réalisations du vitrail dédié à Saint-Fiacre et du buste de Gustave Flaubert, il a été décidé par l'assemblée de retenir trois nouveaux projets :

- redoter la coupole constellée d'abeilles du théâtre municipal d'un lustre (Photo 4, carte postale moderne),
- restaurer et mettre en valeur les vestiges de la chapelle Saint-Vinebault, rue de la Pêcherie (Photo 5, cliché G. Ancelin),
- sauvegarder et restaurer le vitrail inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques (I.S.M.H.) de la chapelle de l'Hôtel-Dieu. (Photo 6, cliché G. Ancelin)

Du pain sur la planche donc mais aussi de belles aventures à venir pour lesquelles nous aurons besoin de toutes et tous.

23 OCTOBRE 2022

3ème SALON DES VIEUX PAPIERS.  
CSVPN

La philatélie s'ajoute aux thèmes des précédentes éditions.

AGORA MICHEL BAROUIN

32 av. Saint-Roch à Nogent-sur-Seine  
8 h 30 - 17 h 30

#### INAUGURATION DU VITRAIL SAINT-FIACRE

17 septembre 2022



1

2

Le « grand jour », plus de 200 personnes ont assisté à la bénédiction du vitrail par Mgr Jolly (1), évêque de Troyes.

Après les mots d'accueil chaleureux de Madame le Maire, Estelle Bomberger-Rivot (2), Gérard Ancelin (3), Président de C.S.V.P.N. a évoqué l'attachement profond, voire viscéral, des Nogentais pour leur église, témoin, pour beaucoup d'entre eux, des grandes étapes de leur vie. Jean-Marc Oranger (4), vice-président de C.S.V.P.N. et animateur de l'atelier

vitrail, n'a pas manqué de rappeler « pourquoi, comment, grâce à qui, avec qui, dans quelles conditions et dans quel contexte, un vitrail a été imaginé, créé, installé dans l'une des baies de la façade sud de l'église Saint-Laurent ». Outre ces personnalités, étaient présents : le père Jacques Koné (2), curé de la paroisse de Nogent-sur-Seine, Éric Pallot (A.C.M.H.) (5), Flavie Vincent-Petit (6), maître-verrier et créatrice du vitrail, Bénédicte Houdré (7), maire-adjoint de la ville, ainsi que de nombreux autres élus du territoire du Nogentais.



3

7

4

2

5

6

Dans l'Est-Éclair du lendemain, on pouvait lire en gros titre : « Jour "historique" pour Nogent et les Nogentais ». Évoquant les diverses manifestations de ces deux Journées du Patrimoine, le journaliste Alexis Bargallo a qualifié cette inauguration de « grand moment » du week-end.

Que toutes celles et ceux, anonymes ou non, qui ont contribué, d'une façon ou d'une autre, à la concrétisation de ce projet soient chaleureusement remerciés.

#### À venir dans le prochain numéro



Le sculpteur  
Didier Rousseau Navarre,  
créateur du portrait  
monumental  
de Gustave Flaubert,  
nous parlera de la genèse  
de son œuvre.

#### ERRATUM DU N°9

• Dans l'article consacré à Paul Dubois, à la page 3, il est écrit qu'il était fils unique alors qu'il avait une sœur aînée, née en 1829, prénommée Louise.

• Dans l'article consacré à la Malterie, à la page 14, il faut lire : «...docteur Charles Flamand (Quai Carbonel, originaire de Suisse) ».

Christian Triché

Président de l'association  
NOS GENS D'HIÉR

# Un seigneur de La Louptière : Jean-Charles de Relongue poète champenois

**Si Louis Jacques Thénard est une figure bien connue de tous, La Louptière-Thénard compta au XVIII<sup>e</sup> siècle, un autre personnage important, bien que moins célèbre : Jean Charles de Relongue, seigneur du village, qui se nomma lui-même « poète champenois » et dont l'œuvre est profondément marquée par ce XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il décrivait ainsi :**

*Siècle fleuri de marjolaine  
Petit siècle de porcelaine  
Dont les amours enrubannés  
Ont de la poudre sur le nez.*



Jean Charles de Relongue

Gravure

Monsieur de La Louptière est issu d'une famille de très ancienne noblesse, originaire de Flandre : en 1214, Guy de Relongue est un des 13 seigneurs qui accèdent au traité de paix entre Jeanne de Portugal et Philippe Auguste. On retrouve cette famille en Languedoc (1492), puis dans la région de Toulouse vers 1720, date à laquelle Jean Paul de Relongue, père de notre poète, devient par alliance seigneur de La Louptière où il s'établit.

Jean-Charles de Relongue, aîné d'une fratrie de neuf enfants, dont deux décédés en bas âge, naît à La Louptière, le 16 Juin 1727. Il dresse lui-même son portrait, d'ailleurs assez peu flatteur :

*De mon ingrate perspective  
L'œil des amours est peu flatté ;  
De mon encolure dérive  
Un dos large, rond et voûté ;  
Sous une chevelure factice,  
Mon chef paraît déjà vieilli.  
Sur mon teint règnent à l'envie,  
La noirceur du cyprès,  
La pâleur du narcisse  
Et le jaune du souci.*

Notre poète est un pur produit de ce XVIII<sup>e</sup> siècle, frivole et libertin. Il écrit pour les alcôves et les boudoirs, met en scène des bergers et des bergères. Il s'adresse surtout aux dames et demoiselles par des chansons, stances etc, et papillonne de l'une à l'autre au gré de sa fantaisie,...

*Blondes, je veux à vos genoux  
Soupirer pour chacune ;  
Je songerai encore à vous  
Dans les bras de la brune.*

... les jeunes paysannes du village autant que les dames de haute lignée :

*Si notre penchant doit dépendre  
De l'élégance de nos habits,  
Ton corset de crépon,  
Ta cotte de calmande  
Ne valent-ils pas bien leur prix ?*

Ou encore :

*Suzon, vous ne connaissez pas  
Le trouble qui naît sous vos pas  
Voilà le secret de mes feux :  
J'ai vu vos yeux.  
C'était hier sous l'ormeau  
Parmi les danses du hameau.  
Mon plaisir, depuis ce moment  
Fait mon tourment.*

En 1761, il devient pour quelques mois rédacteur du Journal des Dames. Ce journal va lui permettre de correspondre avec des dames et demoiselles qui l'encensent. Certaines gardent l'anonymat, comme cette « bergère des Alpes » qui écrit :

*Que ta lyre m'enchante, illustre La Louptière  
Que tes vers sont doux et touchants.*

D'autres avancent à visage découvert, telle Julie de La Croix :

*Cet auteur que tu vois a consacré ses veilles  
A l'art des vers ingénieux.  
Il sait trop charmer nos oreilles  
Pour n'être pas cher à nos yeux.*

Par ailleurs, J.- C. de Relongue fait partie de l'Académie de Châlon-sur-Saône et de l'Académie des Belles Lettres des Arcades de Rome, composée selon lui « des plus beaux génies de l'Univers et qui se conduisaient tous comme en bergers d'Arcadie ». S'il aime fréquenter les salons parisiens, il est aussi l'ordonnateur des fêtes dans les châteaux des environs comme Gouaix ou Toussacq.

Il concourt également aux divertissements donnés en 1764, par le comte de Boullongnes dans son château de La-Chapelle-Godefroy. Lors d'une fête de la pêche, les invités s'embarquent dans une gondole garnie de branches et de guirlandes qui s'avancent sur la pièce d'eau. On lance les filets pendant que des paysannes chantent les vers du chevalier poète.

D'autres fois, ce sont des divertissements de bûcherons, de moissonneurs, car il aime aussi faire parler les gens de la terre. Par exemple il écrit le remerciement des habitants à l'Archevêque de Sens venu leur donner sa confirmation.

*Salut à votre Eminence !  
Grand merci d' son bon soufflet.  
J' devons pardonner l'offense ;  
Nous v'la chrétiens tout à fait.  
La joue en cuit comme braise,  
J'en avons point de regret.  
Aux fidèles de votre diocèse  
C'est l' seul mal qu' vous avez fait.*

Mais M. de La Louptière aime par dessus tout sa terre natale. Il adresse des couplets aux jeunes paysannes mais il imagine aussi des compliments écrits par un villageois : Coliche Moloriaux (Nicolas Mollereau était, à cette époque, jardinier du château).



### Château de La-Louptière-Thénard

Carte postale ancienne.

© Coll. privée.



### Les hasards heureux de l'escarpolette

Jean-Honoré Fragonard

© Tous droits réservés

Ci-dessous :

### Marie-Anne de Compigny

Huile

© Coll. privée



Sources

• Œuvres complètes de Monsieur de La Louptière

• Babeau

La Louptière poète champenois

• A. de Compigny

Histoire, poésies et épîtres de

J..C. de Relongue, poète champenois

Autre preuve de son attachement ; une longue description du village.

Après une vue générale...

*Sous un ciel vif et pur, au penchant d'un coteau  
Dont le sommet nourrit des grappes abondantes  
Et dont le pied reçoit des moissons jaunissantes*

... il nous dit avec fierté que ...

*L'œil découvre de loin ton antique château  
Qu'annonce une tour orgueilleuse  
Ceinte de spacieux fossés*

Notons au passage que cette tour dont on ne trouve pas trace n'existe sans doute que dans l'imagination du poète. A côté...

*Un jardin couronné d'un espalier fertile  
De Flore et de Pomone unit tous les trésors  
Et dans chaque saison, fécondant nos efforts  
Produit à peu de frais l'agréable et l'utile.*

.... Et aussi :

*Non loin tourne un pressoir assis sur un enclos  
Que défend une faible haie*

La vie au village :

*Autour de vous une troupe champêtre  
Aux jours de fête et de repos  
Par sa gaieté brillante éveille les échos  
Tandis qu'au cabaret voisin  
Les uns savent noyer les soucis du lendemain.  
D'autres assis sur le bord du chemin  
A leurs jeux innocents appellent la fortune,  
Et la nuit les surprend, les cartes à la main.  
A la gêne de l'étiquette,  
Le groupe n'est point asservi  
On y voit paraître à l'envi,  
Avec la vieille et la fillette  
Des mamans qui, pour plaire au Notable du lieu  
Se souviennent encore comme il faut que l'on se pare.  
La jeunesse autour, chante, danse et s'é gare  
Sur un large gazon qui s'étend au milieu ;*

Un peu plus loin, le presbytère et son prêtre :

*Quelques cailloux, un peu de terre  
Composent tout ce bâtiment  
On n'y voit ni chaux ni ciment,  
Et l'on n'y tailla point la pierre.  
Ce logis de peu d'apparence  
N'en est pas moins le doux réduit  
Du Pasteur que la Providence  
Dans cette paroisse a conduit.  
Ce prêtre, homme du monde avec des mœurs sévères  
Met à profit tous ses instants  
Lit la Gazette et les Saints Pères  
Et croit en Dieu comme ses habitants.*

Et bien sûr l'église qui possède ...

*Une voûte hardie et légère*

Et pour finir :

*La Louptière, c'est dans ton sein  
Que j'aime à chanter sur ma lyre :  
Ton nom embellit mon destin,  
Et ta gloire doit me suffire  
La Louptière, tu vauz tous les pays des fées.  
Je serai toujours moins jaloux  
De chanter avec tes Orphées  
Que de hurler avec tes loups*

Le 9 Juillet 1765, Jean-Charles de Relongue épouse Marie-Anne de Compigny, de 14 ans sa cadette, une occasion pour lui de composer un compliment lu par un bachelier de la Sorbonne sous le porche de l'église. Sur le chemin du château, un berger et une bergère récitent des quatrains et couronnent de fleurs les nouveaux époux. Dès lors, il délaisse la poésie hormis pour sa famille. Son épouse d'abord :

*Que ta démarche est noble et tendre !  
Que mes regards sont satisfaits !  
Et que ta personne a d'attraits  
Que la peinture ne peut rendre !*

De cette union naissent deux fils. Si le premier ne vit que quelques mois, le second prénommé Jean-Jacques, en l'honneur de Rousseau, reçoit ce compliment :

*Toi de qui la naissance à mes désirs si chers  
Efface dans cet heureux jour  
Les pleurs que m'a coûté le trépas de ton frère  
Ô mon fils tendre fruit de mon fidèle amour  
Ta jeunesse fera les beaux jours de ton père,  
De l'honnête et du vrai tu chériras la loi  
Et les maux qu'en naissant tu coûtas à ta mère  
Sont les seuls que son cœur aura souffert pour toi.*

Ces pièces de vers terminent à peu près le second tome de ses œuvres. Leur publication en 1768 chez Laurent Prault en un seul volume sont pour lui une consécration.

À partir de cette date il ne quitta plus guère le château du village. Ses revenus étaient bien maigres. Il était à peu près ruiné et il vivait grâce à une pension versée par son épouse. Ces questions d'argent envenimaient leurs relations et les disputes étaient de plus en plus fréquentes. Si bien qu'un jour de l'hiver 1784, il quitta La Louptière pour se rendre chez sa sœur, Mme de Vienne, au château de Courmononcle, où il décéda le 12 Avril de la même année. Sa sœur demandant à être dédommée des frais du séjour du poète et son épouse le refusa, arguant qu'elle lui versait déjà une pension. Il s'en suivit donc une longue querelle dont nous ignorons malheureusement le dénouement.

Une bien triste fin pour celui qui avait tant adoré les femmes ! ■ C.W.

## Interview de Flavie Vincent-Petit

Par Jean-Marc Orange  
Vice-président de C.S.V.P.N.r

**Jean-Marc Oranger  
animateur de l'Atelier  
Vitrail dès sa mise en  
place, a souhaité mieux  
comprendre la démarche  
créative de Flavie Serriere  
Vincent Petit qui fait la  
part belle dans sa création  
au végétal et d'une façon  
plus générale à la nature.**



Flavie Vincent-Petit

© Tous droits réservés

# Le vitrail Saint-Fiacre

## Une création joyeuse et sereine

**JMO :** Chère Flavie, vous avez travaillé sur la création des vitraux non figuratifs du chœur de notre église, en quoi votre approche du projet figuratif de la chapelle Saint-Fiacre a-t-elle été différente ?

**FSVP :** Ce projet est très différent d'une démarche de création habituelle car c'est une commande précise. L'artiste doit donc répondre aux exigences du marché et non suivre uniquement son inspiration.

Pour les vitraux du chœur, c'est une démarche encore plus singulière pour moi puisqu'il s'agissait de mettre mon savoir sur le vitrail au service d'une artiste. J'ai accompagné la démarche de création de Fabienne VERDIER et lui ai permis de transposer son œuvre en vitrail.

**JMO :** Avez-vous essayé de mettre en place des correspondances entre ces deux réalisations ?

**FSVP :** Oui, pour créer un lien entre le chœur, les vitraux d'accompagnement des fonds baptismaux et Saint-Fiacre j'ai utilisé la même technique et les mêmes matériaux : de la grisaille claire avec du jaune d'argent.

**JMO :** La représentation de la nature, le jardin sont au centre de la création du vitrail Saint-Fiacre, est-ce une problématique sur laquelle vous allez continuer à réfléchir dans vos créations futures ?

**FSVP :** Le thème de la nature m'est vraiment cher. Je travaille déjà depuis longtemps sur le végétal. Je suis fille d'agriculteurs aubois et j'observe la croissance des plantes, leur multiplicité de formes depuis l'enfance. Relier culture et agriculture me tient beaucoup à cœur.

**JMO :** Artiste et Maître verrier sur un même projet est-ce un défi auquel vous êtes souvent confrontée ?

**FSVP :** C'est la situation la plus habituelle pour moi. Je conçois mes projets et la Manufacture Vincent-Petit réalise mes créations. C'est une aventure collective avec une équipe pluridisciplinaire et familiale !

**JMO :** Le vitrail Saint-Fiacre reflète la joie, la légèreté, la sérénité, dans quel état d'esprit étiez-vous lorsque vous avez répondu à notre cahier des charges ?

**FSVP :** Saint-Fiacre est le patron des jardiniers et vous décrivez bien l'état d'esprit qui reflète la vie au jardin et

dans les champs ! Cela me ramène à l'enfance et à mes grands-parents. L'intention que l'on met dans son geste au moment de peindre est souvent ressenti par le spectateur !

**JMO :** Sans nous dévoiler tous vos secrets pourriez-vous nous en dire plus sur la technique du jaune d'argent utilisée dans la réalisation du vitrail Saint-Fiacre ?

**FSVP :** Il s'agit de la même technique mise au point pour les vitraux du chœur. J'ai fait des recherches sur les recettes anciennes et je les ai modifiées pour me permettre de peindre et de cuire le jaune d'argent et la grisaille en une seule cuisson. La démarche de réduction énergétique est importante pour notre entreprise et nous essayons d'adapter dans ce sens les techniques de restauration et de création.

**JMO :**

Qu'apporte à votre œuvre le fait de créer dans et pour un lieu où le sacré prend le pas sur le profane ?

**FSVP :** La relation au sacré est importante pour moi. Le vitrail permet de créer par la lumière l'espace du sacré et je garde toujours à l'esprit cette idée. Faire vibrer la lumière, la filtrer en laissant des transparences permet une qualité de lumière particulière qui ouvre un espace un peu hors du quotidien.

C'est cette lumière que je veux offrir aux visiteurs, qu'ils soient croyants ou non.

**JMO :** Quel souvenir conserverez-vous du projet Saint-Fiacre ?

**FSVP :** Le souvenir d'un projet joyeux et un peu compliqué pour moi ! C'est un exercice difficile de créer un saint en pied, comme au XVI<sup>e</sup> siècle par exemple, mais en l'ancrant dans notre époque. Il faut tendre vers une certaine modernité en conservant des canons anciens.

J'ai pris beaucoup de plaisir à peindre la végétation périphérique, en introduisant des taches de lumière blanche, pour faire scintiller l'ensemble. Et l'église de Nogent m'est aussi un peu particulière puisque j'ai commencé à peindre les bordures des baies hautes de la nef il y a bien longtemps aux côtés de Monsieur Vinum. C'est donc déjà une longue histoire !

**JMO :** Merci Flavie, nous appréhendons et comprenons mieux votre démarche créative après ces « révélations »

Page de droite :

La chapelle Saint-Fiacre

transformée en jardin

à l'occasion de l'inauguration,

pour honorer

le saint patron des jardiniers.

Cliché G. Ancelin



**NOGENT-SUR-SEINE**

**Dimanche 23 octobre**

De 8h30 à 17h30

Salle Agora 32, av. Saint-Roch

# Salon des Vieux papiers

**3<sup>e</sup> édition**

*Cartes postales et affiches - Chromos et buvards*

*Gravures et estampes - Photos anciennes*

*Documents historiques et publicitaires*

*Journaux et revues - Partitions musicales*

*Livres anciens - Philatélie.*

*Étiquettes de vins et de fromages*

*Titres et documents bancaires, etc.*



**OUVERT AUX PARTICULIERS ET AUX PROFESSIONNELS**

**Renseignements et réservation**  
[linard.olivier@wanadoo.fr](mailto:linard.olivier@wanadoo.fr) ou 06 33 62 20 83

## La vitrine du libraire

Le Guide Vert MICHELIN reste un incontournable dans la préparation de voyages et comme aide à la découverte de nos si différentes et si belles régions de France. Celui concernant la Champagne Ardenne n'échappe pas à la règle. Le Nogentais, en 7 pages (136 à 142), y est dépeint avantageusement. Le musée Camille Claudel et le château de La Motte-Tilly y sont auréolés d'une étoile ! L'aspect bucolique de notre territoire est mis, à juste titre, en avant : plan d'eau du Monteuil, île Olive, jardin botanique de Marnay-sur-Seine, berges de la Seine mais aussi, Pont-sur-Seine, Villenauxe-la-Grande, le Paraclat et le parcours des mégalithes qui ne sont pas oubliés. Une invitation à redécouvrir, au pied de la porte, ce qui constitue notre décor quotidien.

**LE GUIDE VERT MICHELIN.**  
**Champagne Ardenne**  
Parution 2021, 454 pages.  
14,90 € en librairie.



« Un choix de 69 châteaux dans l'Aube vous est proposé. Ce sont les édifices, ou les sites, les plus remarquables.

Comment définir la notion de château... ?

...on arrive à un nombre proche de 400 !... Dans ce premier volume, nous irons donc à la rencontre des plus significatifs... »

### **CHÂTEAUX DANS L'AUBE**

**Jean-Claude Czmarra**

Le Pythagore 2011

8 rue de Verdun

52000 Chaumont

Actuellement épuisé,

mais consultable

en bibliothèque.



*Connaissance,  
Sauvegarde  
& Valorisation  
des Patrimoines  
du Nogentais*

*Association en loi de 1901  
reconnue d'utilité publique*

*L'association remplit les conditions  
prévues aux articles 200 et 238 du  
Code général des Impôts pour que le  
versement des donateurs ouvre droit  
au bénéfice de la réduction d'impôts.*

### **Pour nous contacter - Pour adhérer ou faire adhérer vos amis**

Association CSVPN - 66, avenue Pasteur - 10400 NOGENT-SUR-SEINE

e-mail :  
[ass.csvpn@gmail.com](mailto:ass.csvpn@gmail.com)

Adhésion individuelle : 20 €  
Adhésion couple : 30 €

Par chèque à l'ordre de :  
**Association C.S.V.P.N.**

**À adresser à M. Pierre Mathy**  
3, rue Jean Casimir-Perier - 10400 Nogent-sur-Seine

Joindre à votre cotisation :

- le(s) nom(s) et prénom(s) du ou des adhérents,

- l'adresse, et, si possible un téléphone et une adresse mail.

Bulletin de l'association **n° 10** - Octobre 2022- Directeur de la publication : Gérard Ancelin  
Mise en page : F. Marck - Impression La Renaissance 10150 Pont Sainte-Marie